

Des religieuses dans la tourmente

La congrégation des sœurs de Saint-Joseph du couvent Saint-Marc de Gueberschwihr pendant la Grande Guerre

Catholic sisters in the storm. The Saint-Joseph congregation of the Saint-Marc convent of Gueberschwihr during the Great War

Ordensschwwestern finden sich nicht mehr zurecht. In Gueberschwihr unterhielt der Orden der Schwestern des Heiligen Joseph ein Kloster. Was seine Schwestern im ersten Weltkrieg so alles erfahren mußten

Philippe Vogel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1925>

DOI : 10.4000/alsace.1925

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2013

Pagination : 63-76

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Philippe Vogel, « Des religieuses dans la tourmente », *Revue d'Alsace* [En ligne], 139 | 2013, mis en ligne le 01 octobre 2016, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1925> ; DOI : 10.4000/alsace.1925

Des religieuses dans la tourmente

La congrégation des sœurs de Saint-Joseph du couvent Saint-Marc de Gueberschwihr pendant la Grande Guerre

En 1845, à l'initiative de l'abbé Pierre-Paul Blanck (1809-1873)¹, une congrégation de sœurs bénédictines s'installe au couvent Saint-Marc de Gueberschwihr². Elles sont devenues sœurs de Saint-Joseph en 1868. Depuis les années 1870 la congrégation s'est étendue à travers toute l'Alsace et même au-delà ; le couvent Saint-Marc devenant la maison-mère³. De Niederbronn, en Basse-Alsace, jusqu'à Delle, dans le Haut-Rhin (aujourd'hui Territoire de Belfort), à la veille de la Grande Guerre, les sœurs de Saint-Joseph sont présentes dans quatre-vingt-dix localités. Dans les premières années de sa création, la congrégation se consacre principalement à l'accueil d'orphelins et d'adolescents en difficultés morales et comportementales. Rapidement, elle se spécialise dans les soins à domicile tout en maintenant son activité originelle dans les orphelinats de Delle et d'Ebersmunster⁴.

Après 1898, l'action des sœurs de Saint-Joseph est étroitement liée à celle de la fédération de charité du diocèse de Strasbourg, la *Caritas*⁵, présidée

1. MOOG (Sophie), « Pierre Paul Blanck », *NDBA*, t. 43, 2004, p. 4492.

2. MOOG (Sophie), « Les Débuts de la congrégation des sœurs de Saint-Joseph de Saint-Marc (1845-1870) », *Archives de l'Eglise d'Alsace*, 1982, p. 263-282.

3. MULLER (Claude), *Dieu est catholique et alsacien. La vitalité du diocèse de Strasbourg au XIX^e siècle*, Société d'Histoire de l'Eglise d'Alsace, Strasbourg, 1987, p. 463-470.

4. DONTENWILL (Charles), *Les Sœurs de Saint-Joseph de Saint-Marc*, Strasbourg, 1956, p. 106-115.

5. MAURER (Catherine), *Le modèle allemand de la charité. La Caritas de Guillaume II à Hitler*, Presses Universitaires de Strasbourg, 1999.

par l'abbé Paul Müller-Simonis (1862-1930)⁶, supérieur de la congrégation entre 1914 et 1916. En 1914, ce sont près de huit cents religieuses qui sont dispersées entre le couvent Saint-Marc et les différents établissements desservis par la congrégation (postes de soins infirmiers à domicile, orphelinats), chaque filiale se composant généralement d'un binôme de sœurs garde-malades. Ces religieuses, alsaciennes ou allemandes, ont dû s'adapter au bouleversement du quotidien, engendré par le premier conflit mondial, afin de poursuivre leurs actions charitables.

Les premiers mois de la guerre, les sœurs de Saint-Joseph sur tous les fronts

Dans les semaines qui suivent la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France, plusieurs postes de soins infirmiers de la congrégation se retrouvent sur la ligne de front, au contact direct des combats. C'est notamment le cas des filiales de Zillisheim et de Carspach, au sud de Mulhouse, fondées respectivement en 1913 et 1911 et accueillant chacune deux sœurs garde-malades. Dès les premiers jours d'août 1914, l'armée française passe à l'offensive dans le sud de l'Alsace. Le 19 au matin, des éléments du 97^e régiment d'infanterie alpine se présentent aux abords des villages de Zillisheim et Flaxlanden⁷. S'engagent alors de violents combats qui durent toute la journée. Les troupes françaises occupent le terrain en début de soirée mais au prix de six cents tués, ce qui laisse imaginer la violence des combats au milieu desquels se sont retrouvées les deux religieuses en poste à Zillisheim. L'une d'elles, sœur Mathilde⁸, relate cette journée dans une lettre destinée à sa hiérarchie au couvent Saint-Marc : « Le 19 août se déroule chez nous un sérieux combat. Au milieu d'une pluie de balles, nous sommes sur les lieux de la bataille et nous avons emmené quarante soldats blessés dans notre maison pour les soigner. La plupart sont transférés vers Belfort et nous n'en gardons que seize, dont un meurt chez nous. »⁹ Les deux sœurs ne sont évacuées que bien plus tard, en février 1916, par les autorités militaires allemandes. Plus

6. Voir : MAURER (Catherine), « L'Élite ecclésiastique au service de la cause caritative : Paul Müller-Simonis 1862-1930 » in *SORREL Christian, L'Engagement social des croyants : lignes de force, expériences européennes, itinéraires alsaciens*, Strasbourg : ERCAL, 2004, p. 271-293. - BAECHLER (Christian), « Georges Henri Paul Muller-Simonis », *NDBA*, t.27, 1996, p.2745 et *Id.*, *Le Parti catholique alsacien (1890-1939). Du Reichsland à la République jacobine*, Paris, 1982.

7. BURTSCHY (Bernard), 1914-1918. *La Grande Guerre sur le front du Jura aux Vosges*, Realgraphic, 2008, p. 30-32. - JOGUET (André), *De la trouée de Belfort à Mulhouse. Août 1914*, Ed. Charles-Laveyelle et Cie, Paris, 1932, p. 209-215.

8. Archives de la congrégation des sœurs de Saint-Joseph de Saint-Marc (ASSJSM), 3J9, sœur Mathilde, née en Alsace, décédée en 1946.

9. ASSJSM, chroniques générales de la congrégation, 9G2.



Une carte postale du couvent datée de 1917, écrite par une jeune femme qui y résidait et qui, embauché par l'armée allemande, a participé à la construction de la route reliant Guebreschwihr aux vallées de Munster et Soultzmatt (collection particulière).

au sud, les religieuses en poste à Aspach-le-Haut et Carspach se sont elles aussi retrouvées au cœur des accrochages du mois d'août 1914, qui ont accompagnés l'avance, puis le repli des troupes françaises¹⁰.

L'armée française lance également l'offensive à travers les vallées vosgiennes¹¹, voies d'accès naturelles et historiques à la plaine d'Alsace. Dans celle de Munster, la congrégation des sœurs de Saint-Joseph possède, en 1914, quatre postes de soins infirmiers, dont trois se retrouvent au plus près de la ligne de front : Munster, Stosswihr-Ampfersbach et Mühlbach, fondés respectivement en 1900, 1913 et 1914¹². Pendant plusieurs mois les religieuses qui s'y trouvent subissent les rudes combats de 1914 et 1915 au milieu des civils et des soldats¹³, les filiales les plus exposées étant celles de Mühlbach et Stosswihr. D'août 1914 à mai 1915, elles subissent les assauts répétés des troupes françaises et allemandes qui se disputent le terrain. Dès septembre 1914, les religieuses doivent se réfugier dans les

10. BURTSCHY (Bernard), 1914-1918. *La Première Guerre mondiale sur le front d'Altkirch à Dannemarie*, Riedisheim, 2002. - Op. Cit. JOGUET (André), p. 111-119.

11. DURLEWANGER (Armand), *Les Grands orages sur les Vosges*, La Nuée Bleue, Strasbourg, 1969, 144 p.

12. BILLING (Jules), *Caritas. Efforts d'action sociale sanitaire et charitable dans le diocèse de Strasbourg*, Caritas, Strasbourg, 1949, p. 12-13.

13. BALMIER (Eric), ROESS (Daniel), *Scènes de tranchées dans les Vosges. La mémoire des photos et des cartes postales. 1914-1916*, Édition du rhin, Strasbourg, 2002, p. 17-53.

caves et à partir du mois du février 1915, toute sortie devient quasiment impossible du fait de l'intensité des bombardements et des fusillades. Malgré les tirs continuels et au péril de leur vie, les religieuses poursuivent leur action auprès des malades et des blessés, jusqu'à leur évacuation entre février et août 1915. Leur sort diffère cependant, car si les sœurs en poste à Mühlbach et à Munster¹⁴ sont évacuées vers Colmar par les autorités militaires allemandes, respectivement le 14 juin et le 24 août 1915, les deux religieuses de Stosswihr-Ampfersbach sont quant à elles évacuées précipitamment par les troupes françaises, vers Gérardmer, dans la nuit du 27 au 28 février 1915¹⁵.

Certaines sœurs de Saint-Joseph ont ainsi pu se retrouver au contact direct du front, prodiguant leurs soins aux civils et aux soldats dans des situations de combats. Mais à l'arrière aussi, elles ont été actives, durant toute la durée de la guerre. Partout où elles le peuvent, elles s'investissent dans diverses œuvres de charité et ce, dès la proclamation de la mobilisation allemande le 1^{er} août 1914. La situation de la congrégation en cas de conflit entre la France et l'Allemagne avait en effet été anticipée dès 1900. Un contrat avait été passé entre la congrégation et la branche allemande de l'ordre hospitalier des Chevaliers de Malte¹⁶, stipulant que vingt sœurs infirmières leur seraient affectées et qu'un hôpital de campagne serait mis en place au couvent Saint-Marc. Si aucune de ces deux mesures ne peut finalement être mise en application faute de validation de ce contrat par les autorités militaires, la congrégation s'investit néanmoins dans d'autres œuvres de charité participant à l'effort de guerre allemand et étroitement liées à celles de la *Caritas*.

Ainsi, en janvier 1915, répondant à une enquête de la *Caritas* afin d'évaluer la capacité des institutions catholiques de l'Empire allemand à participer à l'effort de guerre, la congrégation des sœurs de Saint-Joseph donne les informations suivantes : cinquante-six sœurs réparties dans treize hôpitaux ont depuis le début de la guerre apporté des soins à plus de 3 000 blessés ; près de 1 500 soldats allemands, auxquels les religieuses ont servi huit cents rafraîchissements et près de sept cents repas, ont été reçus au couvent ; près de cinq cents vêtements divers ont été confectionnés à destination de l'armée, quatre-vingts nourrissons, de l'asile Saint-André de Cernay détruit par les combats, ont été accueillis à l'orphelinat d'Ebersmunster¹⁷ ; de fortes quantités de fruits séchés ont été préparées ;

14. LESER (Gérard), « Munster pendant la Première Guerre mondiale », *Annuaire de la société d'histoire du Val et de la ville de Munster*, 1985, p. 67-119.

15. ASSJSM, Chronique générale, 9G2.

16. ZWEHL (Hans Carl von), *Über die Caritas im Johanniter-Malteser-Orden seit seiner Gründung*, Essen, 1930.

17. ASSJSM, chronique d'Ebersmünster, 9G1 et 9G2.

trois religieuses ont été affectées à la gare de Strasbourg pour porter des rafraîchissements aux convois de blessés et ces mêmes religieuses ont pris en charge soixante à soixante-dix enfants par jour pendant un mois à la crèche *Stenger-Bachmann* de Strasbourg¹⁸. S'ajoutent notamment les sœurs détachées à l'éphémère hôpital de la présidence de la circonscription à Colmar, mis en place par M^{me} von Puttkamer¹⁹, l'épouse du président de la circonscription, entre le 12 et le 23 décembre 1914.

Un quotidien troublé par la guerre

Isolement, fermetures et déplacements forcés : les conséquences de la guerre dans les filiales de la congrégation sont nombreuses. La guerre perturbe considérablement le quotidien des sœurs. Certaines filiales se retrouvent isolées de la maison-mère dès le début du conflit, momentanément ou pour toute sa durée. L'orphelinat de Delle, fondé en 1878, et le poste de soins infirmiers de Kruth, dans la vallée de Thann, fondé en 1897, sont coupés du couvent Saint-Marc et de leur hiérarchie durant toute la durée du conflit. Le premier établissement se trouve en effet en France et le second en territoire occupé par l'armée française, la ligne de front empêchant tout contact ou presque. D'autres religieuses, évacuées par les troupes françaises, se retrouvent elles aussi isolées, dans l'impossibilité de rejoindre la maison-mère. C'est le cas des deux sœurs gardes-malades en poste à Aspach-le-Haut, dirigées en août 1914 vers Sewen, dans la vallée de Masevaux, par les troupes françaises alors en progression vers Mulhouse et qui ne revoient le couvent Saint-Marc qu'après l'armistice du 11 novembre 1918. Les deux religieuses de la filiale de Stosswihr-Ampfersbach ont quant à elles eu plus de chance. Évacuées par l'armée française vers Gérardmer, elles ont pu, après de nombreux démêlés administratifs avec les autorités françaises, suisses et allemandes, rejoindre l'Alsace et le couvent *via* la vallée de Thann, la filiale de Delle et la Suisse²⁰. Le fonctionnement de la congrégation à travers l'Alsace se trouve profondément modifié par les impératifs de la guerre. Outre les sœurs déplacées à cause des combats, de nombreuses filiales doivent fermer leurs portes comme celles de Carspach en décembre 1915, de Zillisheim en février 1916 ou de Niedermorschwihr en juillet 1917. Partout, les sœurs

18. ASSJSM, Chronique générale de la congrégation, 9G2.

19. IGERSHHEIM (François), « Albert von Puttkamer », *NDBA*, t. 30, 1997, p. 3061.

20. VOGEL (Philippe), « La Congrégation des sœurs de Saint-Joseph du couvent Saint-Marc de Guebreschihr durant la Grande Guerre », dans *Des deux côtés de la frontière : le Jura bernois, les régions françaises et alsaciennes avoisinantes pendant la Première Guerre mondiale*, Actes du colloque franco-suisse du 22 octobre 2011 à Lucelle, p. 265-274, 2012.

gardes-malades ne quittent leur poste qu'avec les derniers habitants, une fois l'évacuation ordonnée par les autorités militaires.

Au couvent Saint-Marc, le quotidien des religieuses est lui aussi bouleversé par la guerre. Lieu de passage vers la vallée de Munster, le couvent voit défiler de nombreuses troupes, allemandes mais aussi françaises. Durant toute la durée de la guerre, les religieuses du couvent sont sollicitées par des troupes de passage, à l'exercice ou plus souvent, stationnées dans les forêts environnantes, réclamant de quoi manger ; ce qui interroge notamment sur l'approvisionnement des troupes allemandes non directement engagées au front. Un terrain d'exercices est également mis en place à proximité du couvent. Les explosions qui s'y produisent brisent les vitres et fissurent les plafonds, troublant encore un peu plus la quiétude des lieux. En 1917 la tranquillité des sœurs est à nouveau mise à rude épreuve par la décision des autorités allemandes d'élargir la route qui passe devant le couvent et qui relie le village de Gueberschwihr aux vallées de Munster et de Soultzmatt. Du 25 janvier au 9 mars 1917, 250 soldats allemands, sur le millier d'hommes en charge des travaux, résident à Saint-Marc. La présence de ces militaires engendre de nombreux va-et-vient des autorités militaires et fait naître parmi les sœurs la crainte que l'aviation française ne repère ces mouvements de troupes.

Après leur départ, les soldats allemands sont remplacés par deux cents jeunes filles recrutées dans les villages environnants pour effectuer les travaux de finition sur la nouvelle route. Ces nouvelles pensionnaires font regretter aux sœurs les soldats qui les ont précédés. Dans les chroniques de la congrégation, on peut lire : « Nous regrettons les soldats qui se sont comportés de manière exemplaire, sans que l'on entende le moindre bruit ou le moindre ébattement. Les jeunes filles, elles, se comportent plutôt comme des filles d'Eve. »²¹ La maison-mère accueille également des visiteurs officiels comme le comte Guillaume de Wurtemberg (1864-1928), duc d'Urach, futur et éphémère roi Mindogas II de Lituanie²², un temps pressenti pour le titre de grand-duc d'Alsace-Lorraine, qui visita le couvent à trois reprises entre 1917 et 1918.

La guerre engendre également de nombreuses difficultés d'ordre matériel qui perturbent le fonctionnement quotidien de la congrégation. Les ouvriers du couvent, ainsi que les prêtres, sont mobilisés dans l'armée allemande. Autant que faire se peut, les religieuses vont tenter d'empêcher sinon de retarder le départ des hommes du couvent. Il en va de même pour les animaux, réquisitionnés d'une part par l'armée, comme les chevaux

21. ASSJSM, chroniques générales de la congrégation, 9G2.

22. THIEBAUT (Jean-Marie), *Dictionnaire biographique des Pays Baltes : le personnel politique, diplomatique et militaire de 1918 à 2007*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 9.



Soeur Armella Busam (1855-1937)
Supérieure de la filiale de Colmar et principale
interlocutrice entre la congrégation et les autorités
militaires allemandes
(Archives de la congrégation des sœurs de
Saint-Joseph de Saint-Marc).

et les ânes, et plus tard par les autorités municipales, comme les bovins, mis en sécurité dans la nouvelle propriété de Colmar. Les religieuses sont obligées de se battre avec l'administration pour conserver le réseau téléphonique entre le couvent et les filiales, seul moyen de communication à un moment où les transports sont réservés à l'armée. Afin de résoudre ces problèmes matériels, une sœur à la personnalité remarquable est systématiquement dépêchée auprès des autorités compétentes : sœur Armella Busam (1855-1937)²³, née à Thiergarten dans le Pays de Bade, supérieure de la filiale de Colmar et future supérieure du couvent de Sankt-Trudpert, permet ainsi à la congrégation, par ses incessantes démarches auprès des autorités militaires, d'éviter de nombreuses réquisitions et d'écartier les obstacles administratifs qui empêchent les déplacements et les communications entre les filiales. Son affiliation à la Croix-Rouge allemande²⁴ lui facilite la tâche et lui sert de laissez-passer.

Si la guerre perturbe la vie de la congrégation, celle-ci a toutefois pu bénéficier de la présence des troupes à proximité de ses établissements. Ainsi, à l'été de 1917, le couvent obtient une aide financière et matérielle de la part de l'armée allemande pour la réalisation de travaux d'adduction d'eau. À Colmar, l'armée apporte son aide à la remise en état des locaux, à la réalisation d'une chapelle, et fournit aux sœurs un complément de

23. ASSJSM, 3J8.

24. KIMMLE (Ludwig), *Das Deutsche Rote Kreuz im Weltkrieg*, Heinrich Grund Verlag, Berlin, 1919, 192 p.

revenus et de nourriture après l'installation d'une cuisine militaire et d'un élevage d'oies²⁵.

La charité chrétienne : un devoir en toutes circonstances

Les sœurs de la congrégation de Saint-Joseph poursuivent leurs actions auprès des malades durant tout le conflit. Les filiales situées en zone de guerre, comme Munster, Mühlbach, Ampfersbach ou encore Zillisheim, fonctionnent jusqu'à leur évacuation ; celles se trouvant en territoire français ou en territoire occupé par les troupes françaises, comme le poste de Kruth, continuent à fonctionner en s'adaptant aux règles imposées par les nouvelles autorités ; enfin les nombreuses filiales dispersées à travers toute l'Alsace continuent à fonctionner plus ou moins normalement malgré les difficultés de communication.

Au couvent aussi, l'aide aux populations civiles s'organise. Plusieurs familles, évacuées du village de Linthal, dans la vallée de Guebwiller, y trouvent refuge, ainsi que dans ses dépendances, à partir de janvier 1916²⁶. L'accueil des orphelins, qui constitue également l'une des attributions de la congrégation depuis ses origines, dans les orphelinats de Delle et d'Ebersmunster, perdure et s'amplifie même avec le conflit. Si l'orphelinat de Delle connaît de réelles difficultés du fait de son isolement par rapport à la maison-mère et des décès successifs, en 1915, des deux sœurs qui y étaient affectées, celui d'Ebersmunster continue de fonctionner pendant toute la guerre.

Après leur évacuation en février 1915 par les troupes françaises, le périple des deux sœurs de la filiale d'Ampfersbach-Stosswihr pour rejoindre la maison-mère leur offre une occasion fortuite de porter assistance à plusieurs orphelins. Les deux religieuses, un temps à proximité de Remiremont, rencontrent d'autres religieuses alsaciennes, de la congrégation du Très Saint Sauveur, en charge de l'orphelinat Saint-Joseph de Thann²⁷, elles aussi évacuées par les Français. Ensemble, elles s'occupent des orphelins évacués. Quelques semaines plus tard, autorisées par les autorités militaires françaises à rejoindre la frontière suisse, elles emmènent avec elles onze orphelins, récupérés dans les villages de la vallée

25. ASSJSM, Chronique de la filiale de Colmar, 9J3.

26. ASSJSM, Chroniques générales de la congrégation, 9G2.

27. *Administration militaire de l'Alsace. Rapport sur l'organisation des territoires. 1914-1916*, Imprimerie Lefran, Thann, 1917, p. 248-249 (Les 280 enfants de l'orphelinat St Joseph du Kattenbach, tenu par les religieuses de Niederbronn, sont pour la plupart évacués en février 1915 vers Vagney dans les Vosges).

de Thann et de Masevaux²⁸, et les remettent, en gare de Delle, à la Croix-Rouge helvétique.

La crèche *Stenger-Bachmann* de Strasbourg illustre elle aussi l'action charitable de la congrégation auprès des jeunes enfants. Fermée le 1^{er} août 1914 sur ordre des autorités, elle rouvre ses portes trois jours plus tard. Elle fonctionne durant toute la guerre, à l'exception de huit jours, en 1915, à la suite du bombardement de Strasbourg par des dirigeables français dans la nuit du 16 au 17 avril. D'importants dégâts causés par les explosions de trois bombes tombées à proximité de la crèche obligent les sœurs de Saint-Joseph à fermer l'établissement pour un temps²⁹. Entre 1914 et 1918, la crèche a accueilli de nombreux enfants en bas âge, offrant ainsi la possibilité à des femmes de travailler pour survivre pendant que leurs maris étaient mobilisés.

Les sœurs de Saint-Joseph, animées par la charité chrétienne, accueillent de nombreux soldats allemands durant toute la durée de la guerre, mais elles ouvrent également leurs portes aux soldats français qui se présentent au couvent à la fin d'août 1914. Une différence cependant : les premiers sont reçus gracieusement tandis que les seconds règlent la facture des denrées qui leur sont fournies. Néanmoins, en situation de combat, l'uniforme n'a plus d'importance ; képis garance et casques à pointe se confondent pour les sœurs gardes-malades. Ainsi, lors des combats de Zillisheim, les deux sœurs en poste dans ce village recueillent sans états d'âme quarante soldats français blessés, qu'elles soignent sur place pour les plus gravement touchés. À Munster, sur la demande des autorités municipales et face à l'afflux considérable de blessés graves et légers, les religieuses de Saint-Joseph apportent leur aide à l'hôpital militaire, alors réquisitionné par les troupes françaises, entre le 17 août et le 3 septembre 1914³⁰.

Des sentiments mitigés entre la France et l'Allemagne, mais un pacifisme sincère

À la lecture des chroniques de la congrégation, un sentiment apparaît clairement : les religieuses sont unanimement hostiles à la guerre. À la fin de juillet 1914 elles appréhendent avec effroi le conflit qui s'annonce. Souvent, au fil du récit, elles expriment leur souhait d'une fin rapide de la guerre ; d'une part parce que leur statut les amène à prôner la paix entre les hommes, d'autre part parce que la guerre met en péril le bon

28. LIMACHER (René), « Masevaux 1914-1918 : l'occupation française », in *Annuaire de la société d'histoire de la vallée de Masevaux*, Patrimoine Doller n°5, 1995, p. 16-40.

29. ASSJSM, récit du bombardement de la crèche de Strasbourg, C17.

30. ASSJSM, dossier Munster (1914-1915), 9G3.



Cinq soldats allemands et un jeune homme, posant devant la grotte de Lourdes dans les jardins du couvent (archives privées Henri Windholz).

fonctionnement de la congrégation. Lorsque le 18 décembre 1914, les cloches du couvent, et de toute l'Allemagne, sonnent sur ordre des autorités militaires pour annoncer une victoire allemande en Pologne, les religieuses se réjouissent en croyant qu'il s'agit de l'annonce de la fin des combats. « Malheureusement, au bout d'un moment, les cloches s'arrêtent de sonner et qui sait combien de temps passera avant qu'elles ne résonnent pour annoncer la fin des hostilités. » Deux ans plus tard, le 12 décembre 1916, les sœurs s'enthousiasment à l'annonce d'une proposition de paix faite aux alliés par les Empires centraux. Un espoir une fois de plus déçu. Quelques jours plus tard, dans son discours de Noël, le nouveau supérieur, Joseph Sommereisen (1868-1955)³¹, exhorte les sœurs à rechercher dans leur conscience la paix avec leurs voisins...

31. DUBICH (Denis), *Nos vieilles familles. Quelques lignées anciennes de Haute-Alsace*, tome 2, Les amis du CDHF, Guebwiller, 2008, 412 p.

Les religieuses sont prêtes à faire des sacrifices si leurs activités principales sont préservées, comme elles l'écrivent au moment d'accueillir les troupes allemandes chargées de la réfection de la route : « Dans la mesure où l'on n'a pas à quitter notre chère demeure, nous sommes prêtes à faire autant de sacrifices que l'amour de Dieu l'exige. » C'est également le sentiment du père Finck, religieux au couvent, incorporé en août 1914, libéré quelques jours plus tard pour maladie. En octobre 1914 dans une lettre au chanoine Joseph Oberlé (1874-1939)³², secrétaire de *Caritas* à Strasbourg, il écrivait : « Chacun doit apporter sa part de sacrifice et de souffrance dans cette terrible guerre! Puisse notre Seigneur se laisser toucher et mettre bientôt fin à tant de malheur! »

Dans la congrégation, on espère donc que la guerre prendra rapidement fin, mais en attendant, tout le monde fait preuve d'abnégation. Le discours relayé par les autorités ecclésiastiques et accepté par tous est celui d'un devoir de sacrifice.

Dans les chroniques de la congrégation, les Français sont qualifiés d'ennemis. L'Alsace étant allemande depuis plus de quarante ans, les mentalités ont largement évoluées depuis les années 1870. Les jeunes Alsaciennes, nées après 1871, se sentent souvent pleinement allemandes³³. De plus, un grand nombre de sœurs sont d'origine allemande et non pas alsacienne. À la lecture des chroniques, on perçoit une certaine crainte face aux Français. N'avaient-ils pas expulsés les sœurs de Saint-Joseph de leur établissement de Delle en 1903? Que serait l'avenir de la congrégation s'ils remportaient la victoire?

Il est parfois difficile d'identifier les sœurs qui ont rédigé les chroniques de la congrégation et de savoir si elles étaient allemandes ou alsaciennes. Cependant, même lorsqu'une Allemande est clairement identifiée, comme c'est le cas de sœur Armella, de la filiale de Colmar, le Français n'apparaît pas telle une bête sauvage et anticléricale. À peine devine-t-on un peu d'étonnement dans ses propos quant au séjour de quelques soldats français au couvent en août 1914 : « Ces troupes françaises ont été réellement correctes au couvent », écrit-elle.

Les sœurs restent très discrètes quant à leurs sentiments profonds. Elles évitent de prendre ouvertement position, craignant même d'être surveillées, comme le prouve le récit qu'elles font de la visite un peu particulière d'un officier du service de santé au couvent en juin 1915 : « Nous pensons que ce militaire est une sorte d'espion ou police secrète car il pose un tas de questions sur les Allemands et les Français. Il cherche à savoir à qui nous

32. MULLER (Claude), « Joseph Oberlé », *NDBA*, t. 28, 1996, p. 2869.

33. GRANDHOMME (Jean-Noël) (dir.), *Boches ou tricolores. Les Alsaciens-Lorrains dans la Grande Guerre*, La Nuée Bleue, 2008, Introduction de Jean-Noël Grandhomme, p. 21-22.

sommes favorables, comment nous voyons la progression de la guerre et ainsi de suite. C'est clair, il faut se méfier ; ne nous laissons pas abuser en confidences. »

Les sentiments des sœurs sont donc difficiles à évaluer. Faute de témoignages, il est impossible de comparer l'état d'esprit des religieuses alsaciennes et allemandes. Sans doute sont-elles en général très largement dévouées à leur pays, l'Allemagne ; on devine chez elles une certaine crainte des Français, peut-être alimentée par la propagande allemande. Toutefois, si le Français est l'ennemi, c'est aussi un homme et, souvent, un chrétien.

La fin du conflit : entre soulagement et désillusion

Après le 11 novembre 1918, les filiales fermées durant la guerre peuvent rouvrir leurs portes et les religieuses, éloignées du couvent par la guerre, peuvent rentrer à la maison-mère. C'est un soulagement pour la congrégation, mais dans le même temps, de nouvelles craintes apparaissent. Les autorités françaises entendent purger l'Alsace de tous ses habitants indésirables. Certains, Allemands ou Alsaciens, quittent volontairement la région, tandis que d'autres sont expulsés, parfois *manu militari*, vers l'Allemagne³⁴.

Anticipant la défaite, la congrégation a entamé des négociations dès l'été de 1918 pour l'achat d'un nouvel établissement dans le Pays de Bade. Le couvent de Sankt-Trudpert est acquis en septembre. Prémonition salutaire puisque dès janvier 1919 les deux sœurs en poste à Obernai sont expulsées. Elles rejoignent les sœurs parties volontairement quelques jours plus tôt. Le supérieur de la congrégation, Joseph Sommereisen, organise alors une réunion de toutes les supérieures afin de procéder au remplacement des supérieures allemandes par des alsaciennes. Le débat est tendu mais les changements provisoires sont votés.

La situation est amère pour les sœurs et particulièrement pour les Allemandes. Elles qui, durant toute la durée de la guerre, ont porté assistance, sans distinction, aux Allemands comme aux Français, se voient à présent classées dans des catégories différentes selon leur origine. La très charismatique sœur Armella, qui assiste au défilé des troupes françaises à Colmar le 18 novembre 1918, se garde bien de faire savoir qu'elle est allemande. Elle s'étonne de la rapidité avec laquelle les Colmariens se sont procuré des drapeaux français. Impressionnée par l'entrée des troupes françaises, elle écrit dans ses chroniques : « Je garde mes pensées au plus

34. BAECHLER (Christian), *Les Alsaciens et le grand tournant de 1918*, Strasbourg, L'Alsatique de Poche, t. 20, 2008, p. 123-126.

profond de moi. » Quelques jours plus tard, elle est le témoin ému de l'expulsion d'une partie de la population allemande de Colmar, sous les jets de pierre et les cris de coq. Nommée supérieure de la nouvelle filiale badoise, elle s'adresse ainsi au fonctionnaire français auprès duquel elle demande les papiers nécessaires pour quitter l'Alsace : « Je veux rentrer chez moi. Dans cette circonstance c'est la seule solution. » Dans ce climat de « chasse aux sorcières », elle, qui à présent a perdu toute son influence, a cessé d'être une Alsacienne d'adoption pour devenir une étrangère, pleinement allemande.

Éléments de conclusion

Le premier conflit mondial a profondément bouleversé le fonctionnement quotidien de la congrégation des sœurs de Saint-Joseph de Saint-Marc. Confrontées aux réalités des combats, certaines religieuses ont fait preuve d'un courage exemplaire, tandis qu'à l'arrière, la congrégation s'organise pour apporter son aide partout où se présente une occasion de porter assistance, avec le soutien de la *Caritas*. Tant bien que mal, elles parviennent à maintenir leurs activités à travers toute l'Alsace, malgré les difficultés de communication et de déplacement. Partout et dans tous les domaines, les religieuses de la congrégation ont su s'adapter. Français et Allemands, civils et militaires, adultes et enfants, tous bénéficient, sans distinction de nationalité, de l'aide charitable des religieuses de Saint-Joseph. La fin du conflit apporte son lot de soulagements mais aussi de désillusions : les sœurs sont réunies pour être à nouveau séparées. Bien que l'on devine, dans les chroniques, l'état d'esprit des religieuses, elles acceptent leur sort avec discipline et gardent pour elles leurs sentiments. C'est d'ailleurs dans ce sens que le nouvel évêque, Monseigneur Ruch (1873-1945)³⁵, s'adresse à elles en décembre 1918.

Si dans les milieux ecclésiastiques la désillusion est grande, dès le retour de la France, elle sera grandissante dans toute la société alsacienne au cours des années 1920.

35. MULLER (Claude), « Charles Joseph Eugène Ruch », *NDBA*, t. 32, 1998, p. 3310.

Résumé

Des religieuses dans la tourmente. La congrégation des sœurs de Saint-Joseph du couvent Saint-Marc de Guebenschwihr pendant la Grande Guerre

Les chroniques de la congrégation des sœurs de Saint-Joseph de Saint-Marc relatent des événements de la Première Guerre mondiale en Alsace à travers un point de vue particulier : celui de religieuses catholiques, alsaciennes et allemandes. Vouées à la charité, elles ont, durant tout le conflit, et quelques fois au milieu des combats, apporté leur aide aux soldats et aux civils blessés ou nécessiteux. La Première Guerre mondiale a bouleversé leur quotidien, son règlement a modifié toute l'organisation de la congrégation sur fond de « chasse aux sorcières ».

Zusammenfassung

Ordensschwwestern finden sich nicht mehr zurecht. In Guebenschwihr unterhielt der Orden der Schwestern des Heiligen Joseph ein Kloster. Was seine Schwestern im ersten Weltkrieg so alles erfahren mußten

Die Chroniken der Kongregation der Schwestern von St. Joseph von St. Mark beziehen Ereignisse des Ersten Weltkrieges im Elsass durch einen speziellen Blick: dass von katholische Nonnen, elsässischen und Deutsch. Gewidmet Nächstenliebe, sie, während des Konflikts, und manchmal in der Mitte des Kampfes, Hilfeleistung für Soldaten und Zivilisten verletzt oder Bedürftigen. Der Erste Weltkrieg hat ihr tägliches Leben stören, änderte seine Regeln in der gesamten Organisation der Gemeinde auf dem Boden einer « Hexenjagd ».

Summary

Catholic sisters in the storm. The Saint-Joseph congregation of the Saint-Marc convent of Guebenschwihr during the Great War

The chronicles of the Congregation of Sisters of St. Joseph of St. Mark relate the events of the First World War in Alsace through a special look: that of Catholic nuns, Alsatian and German. Dedicated to charity, they, throughout the conflict, and sometimes in the middle of combat, provided assistance to soldiers and civilians injured or needy. The First World War has upset their daily lives, changed its rules throughout the organization of the congregation on the bottom of a « witch hunt ».